

ensemble végéteront à peu près également pendant la première année, parce qu'elles trouveront toutes à étendre leurs racines, mais peu-à-peu la plus active devancera la plus faible, toutes deux en souffriront, jusqu'à ce qu'enfin la plus vigoureuse triomphe. Il ne restera plus, à cette époque, que des plantes vigoureuses, égales en végétation, et dès lors susceptibles de se tenir toutes en équilibre de vigueur, et forcées de vivre ensemble."

En laissant aux assertions de Rozier ce qu'elles ont de vrai, en ne considérant les prairies que comme des champs uniquement destinés à produire du foin, abstraction faite de l'objet très-important du pâturage, nous croyons devoir observer :

1o. Qu'il n'est pas rigoureusement nécessaire que toutes les espèces de graminées vivaces, associées en prairie, aient strictement la même époque de floraison, et encore moins la même époque de maturité, ni la même vigueur ni le même produit, attendu que l'époque de la fauchaison, indiquée par celle de la floraison, peut, sans inconvénient être avancée ou retardée de plusieurs jours, et que plusieurs graminées qui peuvent s'améliorer réciproquement, comme la flouve odorante et le pâturin des prés, qui ajoutent à la qualité de l'avoine élevée et du vulpin des prés ce que ceux-ci leur procurent en quantité, n'ont réellement que peu de différence dans l'époque précise du développement complet de leur floraison qui, d'ailleurs, peut encore, sans inconvénient, être plus ou moins avancée, quoiqu'il ne faille pas attendre la maturité ;

2o. Que, de l'association de plusieurs graminées, ayant à peu près la même époque de floraison, mais une élévation et une manière d'être différentes, il résulte que la prairie se trouve garnie à différentes hauteurs, avantage important pour empêcher le bas des plantes les plus élevées de jaunir et de se dessécher, comme cela arrive fréquemment lorsque des plantes de la même espèce sont seules en possession du champ, et qu'elles ne peuvent jouir des influences atmosphériques à différentes hauteurs.

Voilà pour les graminées seules ; mais il est plusieurs autres plantes, bonnes en elles-mêmes, de familles différentes, qui peuvent leur être associées avec avantage dans les prairies, soit comme propres, d'un côté, à garnir et à tenir frais le pied des premières, ce qui est ordinairement très-essentiel, et de l'autre, à leur procurer un ombrage salutaire, soit parce que leurs racines pivotantes prennent une partie de leur nourriture à une plus grande profondeur que les graminées, soit enfin parce que plusieurs d'entre elles, prises dans la précieuse famille des légumineuses, en s'élevant et s'appuyant sur les tiges de celles-ci, dont elles préviennent l'endurcissement, ajoutent beaucoup à la quantité ainsi qu'à la qualité du produit, comme nous avons souvent occasion de le remarquer.

Mais il est une autre considération assez importante qui milite en faveur des associations judicieuses, convenables aux localités ; c'est la variété des plantes dans le foin, aussi utile en général aux animaux qu'avantageuse au sol qui les produit, est surtout d'une importance majeure pour les pâturages qui dans un grand nombre de cas, sont tout ce qu'on peut obtenir de la médiocrité de la terre et qui deviennent toujours une ressource précieuse dans les prairies, après l'enlèvement du foin, à une époque souvent assez critique, le milieu de l'été. Cette diversité de plantes de diverses espèces ou variétés fournit perpétuellement et successivement un nouvel aliment, qu'une seule espèce de graminée, ou d'autres plantes équivalentes, n'auraient pu fournir que pendant un intervalle très-court ; et

cet avantage, dont nous avons, chaque année, de fréquents et concluants exemples sous les yeux, mérite d'être pris dans la plus grande considération.

Il est facile de se convaincre que, dans les prairies plus sèches qu'humides, et plus élevées que basses, les graminées ainsi que toutes les plantes à racines fibreuses et superficielles, deviennent souvent nulles pour le pâturage, pendant les fortes chaleurs qui suspendent leur végétation, tandis que toutes les plantes vivaces à racines pivotantes et profondes qui les accompagnent, telles que plusieurs espèces ou variétés de trèfle, de luzerne, de vesce, de sainfoin, de gesse, etc., résistant beaucoup mieux à l'action prolongée de la sécheresse, fournissent seules au pâturage des animaux pendant un intervalle assez long, on attendant que les pluies d'automne viennent ranimer la végétation des premières.

Ajoutons une dernière considération aux précédentes, en faveur de la réunion de diverses plantes dans les prairies. C'est que ces prairies, étant souvent établies pour longtemps, et des plantes d'une seule et même espèce pouvant se trouver ou entièrement détruites, ou fortement endommagées, ou plus ou moins fatiguées, par l'effet d'une disposition atmosphérique qui leur est contraire, il en résulte qu'en admettant exclusivement cette espèce, les prairies sont exposées à se trouver nues dans certaines années, ou, au moins, plus ou moins dégarnies et souillées de plantes nuisibles ou inutiles ; tandis qu'avec la ressource que prouve l'association, l'une peut réparer, par l'accroissement de sa vigueur, le dommage éprouvé par l'autre, et remplir avantageusement les lacunes.

Voilà encore pour les prairies dont les graminées font la base. Quant à celles qui sont composées de légumineuses, telles que le trèfle, le sainfoin, la lupuline, la luzerne, qui ont ordinairement une durée comparativement inégale, comme le terrain qui convient à l'une est rarement celui qui convient à l'autre, et que, d'ailleurs, leur mode de végétation et leur époque de floraison ne sont pas les mêmes, nous pensons qu'en général il convient mieux de les cultiver seules qu'associées entre elles, excepté dans quelques cas particuliers.

Entrons dans quelques notions générales sur le choix des plantes les plus propres à leur composition.

C'est une très-grande erreur, que trop de cultivateurs partagent encore, de croire que toutes les plantes susceptibles d'être admises avec avantage dans nos cultures ordinaires, faites en grand nombre, en plein champ, sont connues généralement partout, et qu'il est impossible de rien ajouter, sous ce rapport à nos richesses actuelles. Un très-grand nombre de plantes précieuses ont été transportées avec beaucoup d'avantage des lieux agrestes et incultes ou des jardins dans nos champs cultivés, et, sans doute, il en existe encore que nous pourrions y introduire avec succès.

Il s'agit donc pour cela d'épier la nature, et d'observer quelles sont celles que les différentes espèces de nos animaux domestiques recherchent, ou qui nous paraissent convenir à leur constitution ; quelles sont les qualités qui les distinguent éminemment, et qui peuvent les rendre recommandables dans plusieurs circonstances particulières ; quel sol, quel climat et quelle température leur conviennent essentiellement. Il ne faut pas surtout se laisser induire en erreur par le peu d'apparence qu'elles présentent assez souvent, dans l'état de nature, une culture soignée les rendant ordinairement peu semblables à elles-mêmes, en les améliorant au point de les rendre quelquefois méconnaissables. Il convient de les soumettre d'abord à quelques essais en petit